L'ARIÉGEOIS

L'ARIÉGEOIS magazine

Le Journal du Pays

Réserve souterraine
Une méfiance justifiée

L'Abeille noire
Un nouvel envol

Chapelle de Lujat
Sauvée de l'oubli

N°302 - OCTOBRE 2026 - 6,90 €

© Bala Jean

R 29965 - 302 - F: 6,90 €
3 782996 506908

84 pages pour aimer l'Ariège

L'Abeille noire d'Ariège prête à essaimer pour un nouvel envol

Depuis 2013, le Conservatoire pyrénéen de l'Abeille noire conjugue élevage, analyses génétiques et mobilisation citoyenne pour préserver un patrimoine vivant façonné par des millénaires d'adaptation. Reportage avec une poignée de bénévoles, apiculteurs amateurs, alors qu'avec l'automne, l'hivernage se prépare.

Martine, Emmanuel, Alex, Marc, Gilbert ou encore Robert. Ils sont une poignée de bénévoles à avoir rejoint la colonie d'une cinquantaine de ruches, quelque part au-dessus de Serres-sur-Arget, à cheval entre les communes du Bosc et du Burret à quelques 900 mètres d'altitude, en direction du col des Marrous. Ambiance quasi-irréelle, onirique, dans la fraîcheur des grands arbres ou filtre la lumière du soleil encore estival, dans le bourdonnement continu des abeilles. Dans ce paysage montagnard propice, idéal même, face au levant, le Conservatoire pyrénéen de l'Abeille noire a créé un véritable sanctuaire, isolé, pour maintenir une lignée ancienne, aujourd'hui menacée par le remplacement et le métissage.

Une longue odyssée que Robert Pujol, coprésident du Conservatoire (avec Nicolas Coutand), présent ce jour-là, résume : *« Présente autrefois dans tout le Nord de l'Europe, l'Abeille noire se serait réfugiée vers l'Espagne et les Pyrénées au gré des glaciations, avant de repartir progressivement vers le Nord au retour de conditions plus favorables. Au sein de cette sous-espèce, Apis mellifera mellifera,*

L'Abeille noire d'Ariège est menacée d'extinction, mais plusieurs de nos compatriotes sont particulièrement vigilants et engagent des mesures de protection.



© Dirk Daniel

se sont différenciés des écotypes adaptés à leurs territoires, comme l'Abeille noire d'Ariège ». Pour le Conservatoire, l'enjeu n'est donc pas seulement de conserver une Abeille noire générique des Pyrénées et de l'Ariège, mais de préserver une population façonnée par le relief, les saisons, les ressources mellifères et les aléas d'un milieu montagnard. *« Une race endémique des Pyrénées adaptée à son environnement, fruit d'une longue histoire évolutive »*, poursuit Robert Pujol. Dès l'origine de sa création en 2013, le conservatoire s'est appuyé sur Lionel Garnery, spécialiste de la génétique des abeilles au CNRS, pour mettre sur pied une démarche de connaissance d'abord puis de préservation et de sauvegarde de l'abeille noire.



© Sylvain Sastre

L'une des colonies de ruches, dispersées du côté du col des Marrous, un sanctuaire *« isolé et protégé »* où peuvent vivre jusqu'à 60 000 abeilles.

Une abeille née du temps long en déclin

Fruit d'une acclimatation patiente, d'une diversité génétique évolutive tout comme d'une interaction plus que millénaire avec l'homme, les populations d'insectes pollinisateurs régressent aujourd'hui et l'abeille domestique ariégeoise n'échappe pas à cette évolution. Or, la disparition d'un écotype représenterait une perte définitive de gènes, dommageable pour la biodiversité, souligne le chercheur dans son étude préalable. Plusieurs causes sont mises en évidence pour expliquer cette lente disparition. Dans les Pyrénées, l'apiculture professionnelle et les transhumances ont favorisé la rencontre de populations différentes. Dans l'apiculture professionnelle moderne, des abeilles italiennes, caucasiennes, carnica caucasica ou encore Buckfast ont été introduites dans les ruchers. L'objectif était notamment de travailler avec des colonies jugées plus productives et répondant aux exigences de l'apiculture professionnelle. Alors que l'abeille noire peut réduire sa ponte face à une baisse de nectar ou à un changement de temps. *« Elle est acclimatée »*, relève Robert Pujol. Là où certaines lignées sélectionnées pour produire beaucoup mobilisent de fortes populations et réclament parfois un nourrissement complémentaire, l'abeille noire privilégie une forme d'économie et adopte un autre rapport à la production, moins fondé sur le rendement. Elle est donc moins prisée des apiculteurs professionnels qui s'installent. Autre cause : la dilution progressive de la génétique locale. Le phénomène n'est pas propre à l'Ariège, mais il prend ici une dimension particulière car le département accueille une apiculture importante et des ruchers transhumants venus de toute l'Occitanie, parfois au-delà. À chaque saison, des mâles issus de différentes lignées rejoignent les zones de fécondation. Et la génétique se modifie.

Le métissage, menace invisible

S'il est souvent employé le mot "hybridation", parler de métissage est scientifiquement plus juste. Un mécanisme redoutablement efficace qui rend la maîtrise des fécondations particulièrement complexe. En effet, une jeune reine s'accouple, au cours d'un à trois vols, avec dix à vingt faux-bourdons et conserve leurs spermatozoïdes dans sa spermathèque pour le reste de sa vie. Sans zone protégée, les rencontres sont donc difficiles à contrôler et il est quasiment impossible ou presque de parvenir à sélectionner l'origine des mâles. Les congrégations deviennent alors au fil du temps le reflet de l'apiculture environnante, et le métissage se répète de génération en génération.

Ainsi, au début des années 2010, le constat est sévère. Les travaux menés avec le CNRS font état d'un métissage massif dans la zone pyrénéenne, évalué à près de 90 %. Le patrimoine génétique accumulé pendant des milliers d'années risque alors de se dissoudre rapidement. À la régression générale des insectes pollinisateurs s'ajoute, pour l'abeille domestique, la menace d'un appauvrissement irréversible. Car perdre un écotype, ce n'est pas seulement perdre une couleur ou un comportement : c'est effacer une combinaison de gènes, d'adaptations et de réponses au milieu qu'aucune importation ne peut reconstituer à l'identique. Une part de la biodiversité s'efface.

2013, le sursaut des apiculteurs

C'est de cette urgence que naît, en 2013, le Conservatoire pyrénéen de l'Abeille noire. Robert Pujol se souvient de l'impulsion initiale, donnée par un professionnel qui avait travaillé, jeune, avec cette abeille et voulait renouer avec elle. La conservation d'une population noire réellement identifiable suppose donc de retrouver les souches encore présentes, de les sélectionner et surtout de protéger leur reproduction. Aussi, la recherche de colonies présentant les caractères de l'abeille noire s'organise. Nos apiculteurs amateurs se regroupent autour d'un objectif simple plus difficile à réaliser : retrouver les souches encore présentes, les multiplier, les conserver puis les diffuser. *« Il faut quand même, à un moment donné, essayer de protéger, de maintenir cette génétique,* résume Robert Pujol. *Car une fois cette diversité perdue, on pourra toujours introduire d'autres abeilles, mais il*

sera impossible de retrouver ce patrimoine génétique local. On n'est pas là uniquement pour nous amuser entre nous. Mais à terme, en convient-il, *le projet n'aura de sens que si d'autres apiculteurs s'emparent de cette population et la font vivre ».*

La démarche ne se limite pas à installer quelques ruches à l'écart. Les souches identifiées sont installées dans le secteur du col du Marrous, choisi non parce qu'il constituerait un désert apicole *« il n'en existe guère en Ariège »,* mais parce qu'il apparaît comme le compromis le moins défavorable. *« Le but, c'était de trouver un lieu le plus isolé possible,* rappelle Robert Pujol, *surtout à l'écart des transhumances susceptibles d'introduire de nouveaux mâles au moment décisif ».*

Le Conservatoire aménage un rucher de fécondation après d'importants travaux de terrassement. Autour, des "ruchers à mâles" sont disposés pour saturer la zone cœur en faux-bourdons sélectionnés et peser sur les congrégations. Le calendrier, lui, est serré. Dans cette vallée, le réveil des colonies commence durant la première quinzaine de mars. Il faut ensuite au moins quarante-cinq jours pour que les mâles atteignent leur maturité. Les fécondations ne peuvent guère débuter avant mai, avec une météo parfois capricieuse et la nécessité de températures proches de 20°C. *« Parfois, les fécondations sont interrompues dès la première quinzaine de juin pour réduire les risques liés à l'arrivée des transhumants sur le secteur afin de limiter les risques de métissage ».*

La reine est marquée d'un point, blanc cette année, pour en faciliter le repérage dans le temps.



© Sylvain Sastre

Des progrès mesurés dans l'ADN

Chaque campagne est donc à la fois une course contre le temps et un travail de précision. Température, météo, ressources mellifères, présence d'autres ruchers : tout entre en ligne de compte. Les colonies fortes fournissent cadres et abeilles pour créer des essaims ; des reines vierges sont élevées puis fécondées durant la courte fenêtre disponible. Le résultat se mesure surtout dans les analyses génétiques produites par le CNRS très régulièrement. Elles permettent alors de vérifier la progression des lignées maternelles et paternelles, d'identifier les introgressions et de corriger la stratégie d'élevage. Et, le résultat est aujourd'hui tangible : le niveau de métissage de la population du Conservatoire est passé de 46 % en 2020 à 29,1 % en 2024. Selon Lionel Garnery, cité par Robert Pujol, l'objectif est d'atteindre au minimum 80 % de pureté d'Abeille noire *« nous y arriverons »,* espère-t-il.

La trajectoire est encourageante, mais elle ne permet aucun relâchement. Le seuil de 20 % de métissage est proche mais nécessite une protection effective d'un rayon de trois kilomètres autour de la zone cœur, le rucher de fécondation, idéalement de mai à fin juillet. Ces analyses ADN ont aussi un coût qui oscille toujours dans un cycle de hausse, autour de 4 500 euros aujourd'hui. Elles sont pourtant indispensables, à la fois comme boussole de terrain et comme caution scientifique d'un projet qui veut sauver un patrimoine sans céder aux approximations.

Préserver une abeille et faire essaimer le projet

Le métissage reste l'obstacle principal, mais il n'est pas le seul. Des prédateurs apparaissent comme le frelon asiatique ou encore le varroa, acarien parasite qui peut affaiblir une colonie jusqu'à sa disparition en un ou deux ans sans traitement adapté. Le réchauffement climatique, en soi, touche moins, pour l'heure, les colonies de ruches installées en zone de montagne.

Puis, le col des Marrous bénéficie de protections naturelles : l'altitude, les arbres, une relative fraîcheur et une exposition moindre aux pesticides que les zones de plaine. Le suivi, lui, ne s'interrompt jamais. L'automne, les bénévoles visitent chaque colonies dispersées dans le secteur et prépare les ruches patiemment (nettoyage, calfeutrage, protection contre les intrus, espace de nourrissage). L'hiver, ils inspectent les ruchers, surveillent les jeunes colonies et complètent leurs réserves si nécessaire : *« Nous les nourrissons avec leur propre miel,* insiste Robert Pujol, *nous évitons de les nourrir au sirop »*. Une pratique qui résume une philosophie, celle de ne pas forcer la colonie à entrer dans un modèle, mais travailler avec ses rythmes et ses capacités d'adaptation.

Le Conservatoire réunit environ une centaine de membres, dont près de la moitié sont des apiculteurs amateurs, aux côtés de sympathisants et de parrains (une cinquantaine à ce jour) venus d'Ariège, de Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées ou des Pyrénées-Orientales. Un "noyau dur" entretient les ruchers et répond présent aux différents chantiers. Mais Robert Pujol



© Sylvain Sastre

La reine est marquée d'un point, blanc cette année, pour en faciliter le repérage dans le temps.

ne cache pas le besoin de relève : *« on aimerait surtout qu'il y ait vraiment des jeunes apiculteurs qui viennent travailler avec cette race. »* Car une population vivante ne se sauvegarde pas derrière une vitrine. Elle doit circuler, être élevée, observée, diffusée. C'est aussi une question de choix apicoles, de place laissée aux espèces locales, à leur diversité et aux usages raisonnés qu'elles rendent possibles. Un choix de consommateurs également.

Sylvain Sastre

Parrainer une ruche, financer la connaissance

Au Conservatoire pyrénéen de l'Abeille noire, le parrainage n'est pas un simple geste symbolique : il contribue principalement directement au financement des analyses ADN qui permettent de mesurer le métissage et d'orienter la sélection. En pratique, le parrain (communes, institutions, particuliers, etc.) verse 100 euros. En retour, l'association lui remet trois pots de miel et réalise une petite plaque portant le nom qu'il souhaite donner à la ruche choisie et apposée en son fronton.

Chaque année, au mois de juin, parrains et adhérents sont conviés à une journée au col des Marrous. Ceux qui le désirent peuvent découvrir une ruche, comprendre son organisation et rencontrer les bénévoles qui suivent les colonies au fil des saisons. Pour Robert Pujol, ce rendez-vous permet de « fédérer tous ces adhérents, tous les apiculteurs qui participent avec nous autour de notre projet », dans une atmosphère conviviale.

Les sommes collectées répondent à un besoin très concret : les campagnes d'analyses génétiques se chiffrent en milliers d'euros. Parrainer, c'est donc associer un nom à une ruche, mais surtout donner aux apiculteurs bénévoles de l'association les moyens de vérifier scientifiquement leurs progrès et de préserver, génération après génération, l'écotype pyrénéen de l'abeille noire. Des dons déductibles des impôts car le conservatoire est reconnu d'intérêt général.



© Sylvain Sastre

L'équipe, autour de Robert Pujol (debout) pose autour d'une ruche sur laquelle une plaque de parrainage vient d'être apposée